

Monde fragile, corps solidaire

De l'apôtre Paul à Jean de Patmos, la contestation des apparences.

A travers les livres du Nouveau Testament, le message de l'Évangile met en question les assurances humaines et les désirs de durabilité. De l'effritement des solidités à la force des fragilités, les décalages et les retournements invitent à une conversion des regards et à une espérance dénuée d'illusions. Le rôle des chrétiens dans le monde tient alors plus à l'ouverture des questions qu'à l'affirmation de réponses. Et certes, ce rôle est inconfortable !

Un diptyque articulé sur le titre de ces rencontres : « Monde fragile/corps solidaire », réflexion sur des textes du Nouveau Testament avec l'évangile de Luc et 2 épîtres : la première de Paul aux Corinthiens et la lettre aux Éphésiens qui reprend et élargit la réflexion paulinienne.

Monde fragile : Luc 13,1-9

Dans ce bref récit sont évoqués deux événements, qui pourraient être qualifiés aujourd'hui de « faits divers » et qui feraient les gros titres de la presse, la une des journaux télévisés: *Massacre dans les lieux saints, Effondrement d'une tour : 18 morts...*

Rien de nouveau sous le soleil dirait Qohelet. Au XXI^e s, le cours du monde n'a pas changé et nous plonge parfois, souvent, dans un malaise certain, à cause de cette histoire pleine de bruit et de fureur dirait Shakespeare. De manière plus populaire : le monde ne tourne pas rond ! mais que se passe-t-il donc, et quel est le sens de ce « pas rond » ?

La fragilité du monde prend ici la forme de l'irruption de la mort, l'interruption brutale d'un projet, l'effondrement, c'est le cas de le dire, d'une organisation, une rupture non envisagée. Désarroi donc, que nous pouvons particulièrement bien comprendre, non seulement par empathie mais par expérience.

Un massacre perpétré sur ordre de Pilate, massacre de Galiléens qui offraient leur sacrifice à Dieu, dans le temple. Aucun doute sur le responsable : Pilate, Rome, la répression violente de l'occupant.

Une tour s'est effondrée, 18 personnes ont été tuées. Cela aurait pu être un glissement de terrain, une inondation... un de ces drames qui n'ont pas forcément de responsable, comme une catastrophe naturelle. Et pourtant, nous savons bien que beaucoup cherchent à ces événements une explication au-delà des faits.

Mais les Galiléens étaient-ils des coupables pour connaître ce terrible sort ? Dieu était-il en colère contre eux ? contre les Galiléens en général ? Il n'y a pas là de question piège, les gens sont troublés.

Ceux qui ont été écrasés par la tour étaient-ils des pécheurs impénitents ?

La mort comme châtiment, le malheur comme châtiment : trouver une explication, simple, cela est rassurant parce que chacun se dit alors que cela pourrait lui arriver, ou à des proches, de mourir ainsi, soudainement. Rapporter à Dieu la volonté, l'initiative de ce qui arrive est une manière de donner sens à ces événements terribles, une explication qui se voudrait rassurante et apaisante.

Sauf que Jésus, assez sèchement, coupe court à cette explication : si vous ne vous convertissez pas, vous périrez de même. De même comment ? Brutalement ? Par violence ? Ou dans la culpabilité ?

C'est Jésus qui ajoute au drame du temple celui de la tour de Siloé, pour en tirer la même conclusion. Il joint au massacre perpétré par Pilate la catastrophe qui n'est due à personne. Il ne cite même pas Pilate, ce qui indique que ce n'est pas la quête d'un responsable qui répond à la question du sens, et ceci avant même de défaire le lien entre mort et culpabilité.

A travers la question de la mort, nous pouvons entendre celle du mal, parce que ces morts ne sont pas des morts naturelles mais des morts violentes, soudaines. Le bref récit nous donne un exemple de mal moral (le péché), un exemple de mal subi (la souffrance) et la mort : c'est là comme une manière de concentré de la condition humaine.

Le monde, de notre point de vue d'humains, mais nous n'en avons pas d'autre, est travaillé, traversé, déchiré par le mal comme force de destruction du vivant. Et cela rend le monde fragile. Nous en avons tant d'exemples majeurs et actuels que je n'en citerai aucun. Nous y sommes chacun affronté dans nos existences et vous savez, en ce qui vous concerne, ce qu'il en est pour vous. Nous sommes fragiles dans un monde fragile et nous en faisons actuellement l'expérience collective

Parce que nous ne pouvons pas éradiquer ce mal

Parce que nous ne pouvons pas l'expliquer dans sa globalité, dans sa totalité

Parce que tous nous subissons et participons.

Les textes bibliques ne sont pas univoques à ce sujet, entre théologie de la rétribution et contestation de cette théologie comme Jésus dans ce passage de Luc (et dans bien d'autres car Jésus s'oppose fermement à la rétribution).

Les textes bibliques n'expliquent pas le mal : ils parlent de tohu-bohu, chaos, abîmes, idolâtries, de récits de tentations et de figures du diable et du satan ; ils rassemblent la plainte du psalmiste et la contestation de Job. Les voix sont nombreuses sans jamais mettre un terme aux questions, aux réponses, à la prière et à la conversation.

Du Décalogue aux Béatitudes, il ne manque pas non plus dans les Écritures d'exhortations, commandements, incitations, invitations, encouragements à répondre au fait que le mal soit à l'œuvre dans le monde et en nous.

Cette réponse est, dans le Nouveau Testament, articulée à un changement de regard, un renouvellement de l'intelligence, un changement de logique ou pour le dire avec un mot du texte, à une conversion. Changer de regard, c'est la manière dont une traduction protestante de la Bible, la NBS traduit le mot de conversion. En grec, le mot peut aussi être traduit par repentance. « Changement de regard » implique bien le renouvellement de l'intelligence et donc une nouvelle manière de comprendre ce qu'est être vivant c'est-à-dire être vivant devant Dieu.

Si vous ne vous convertissez pas, vous périrez de la même manière :

- pétris de culpabilité,
- obsédé par la recherche du responsable/coupable,
- renvoyant à Dieu tout ce qui ne fait pas sens (ce qui devient facilement une manière de ne pas s'impliquer).
- Effrayés aussi par la fragilité, quand elle est comprise comme un défaut,
- atterrés par les manifestations du mal, ou fascinés par elles quand elles sont comprises comme fatalités ou châtements.
- Et ainsi, passant à côté de la vie, pas seulement le fait d'être vivant mais surtout la vie comme vocation et la vie comme relations vivifiantes.

Jésus raconte alors la petite parabole du figuier planté dans la vigne et qui ne donne pas de figue.

Dans les diverses interprétations, en lien étroit avec ce qui précède, je vous propose de retenir celle qui lit dans cette parabole le « encore » de la grâce, le « encore » de la bonté divine. La sévérité du propriétaire est contestée : le Dieu révélé par Jésus-Christ n'est pas ainsi. Mais il insiste, et il inspire pour du soin, pour un délai, un « encore ».

N'est-ce pas Dieu qui s'efforce de nous aider à être vivants, jusqu'à subir la mort de son envoyé sur la croix ?

Bêcher, mettre du fumier autour du pied du figuier, ne pas laisser aller à l'arrachage : la prière du jardinier fait place au refus de la démission, elle fait place à un engagement, à une réponse en action à ce qui ne va pas, à ce qui ne tourne pas rond, à la manifestation d'un mal dont

l'origine n'est pas explicitée. La prière du jardinier ouvre la possibilité d'une réponse pratique et parce qu'elle est prière, elle place la réponse dans la relation à Dieu, dans la foi. (cf Paul Ricoeur : *Le Mal, un défi à la théologie et à la philosophie*, 1986)

Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir : la prière du jardinier ne prétend pas que l'agir sera efficace. Peut-être est à la fois une expression de fragilité et de possibilité. Peut-être induit à la fois un trouble dans l'ordre, le désordre du monde, et également un trouble pour les chercheurs de réponses garanties et pour les aspirants à l'efficacité.

Peut-être est le lieu et le temps du croyant qui ne se résigne pas mais se lance dans le monde tel qu'il est avec cet encore de la grâce pour lui et pour autrui.

Seulement peut-être et toujours peut-être. Détermination sans garantie. Engagement dans l'espérance. Fragilité dans la fragilité, mais fragilité assumée, fragilité remise à Dieu et ainsi elle n'écrase pas.

Corps solidaire : 1 Co 12

L'être humain comme corps : corps comme la personne, personne qui est corps. Pas de dédain ni de mépris du corps dans les Écritures : il n'est ni un frein ni une prison.

Il est notre condition d'humain qui nous fait être dans le monde, être en relation, être vivant.

L'âme ne se détache pas du corps, elle est ce qui, dans la personne, se tourne vers Dieu.

Jésus-Christ avait un regard positif sur le corps, sinon il n'aurait pas tant guéri !

L'incarnation dit aussi cette positivité du corps : l'Évangile prend corps, Noël le rappelle au moins une fois par an... Intérêt et sollicitude de Dieu pour la personne entière, pour la vie entière.

Dans la foi, l'Évangile prend corps en chaque croyant.

Limites du corps comme parts des limites de l'humain. Le fait d'être corps devrait nous enseigner que nous ne sommes pas tout-puissants, que notre existence prendra fin.

Le fait d'être corps nous enseigne la limite et la tentation, la capacité et la fragilité, la douleur et la souffrance, le don et le recevoir.

Le fait d'être corps devrait nous enseigner, et même nous inscrire dans les transformations, les évolutions, ne pas rester fixe ni statique

Le fait d'être corps devrait nous engager à recevoir ce fait comme un don, c'est-à-dire une dynamique positive.

Le corps est fragile et en même temps il est composé (jusqu'à la complexité) ; il est articulé dans ses différentes parties : cohérence et cohésion, dans ses relations internes ; il est en devenir et c'est pourquoi le corps est métaphore particulièrement intéressante pour parler d'un ensemble d'humain.

L'image du corps comme organisation d'une société n'est pas seulement biblique. Par exemple, les stoïciens l'utilisaient comme métaphore politique.

Dans le monde : corps politique, corps diplomatique, corps de métiers... avec un esprit de corps et une solidarité mais aussi et toujours l'inscription d'inégalités, de hiérarchies qui doivent être maintenues.

C'est ce qui est contesté par Paul quand il parle de la communauté chrétienne comme d'un corps. Pour reprendre la belle formule du Pr François Vouga, l'image du corps en 1 Co 12 donne forme à la convivialité ecclésiale.

V 1-11 : Ce corps est constitué par les dons de l'Esprit en chacun :

- La logique est celle du don, de la générosité universelle de Dieu, le seul Dieu qui libère de l'esclavage des idoles.
- la diversité des dons entraîne et est relayée par la diversité des membres du corps, sans que cette diversité, indispensable à la complémentarité du corps, ne dérive jamais en inégalités. La diversité est même une nécessité. Ceci implique d'une part que chaque membre est en soi incomplet, personne ne peut prétendre à être le corps. Et que d'autre part, ni généralités ni particularités ne sauraient permettre de mettre en avant des différences conduisant à des jugements de valeur (v18-21).

Il y a comme un vertige à se rendre compte du renoncement de maîtrise que cela implique. Un vertige à ne pas dominer la constitution et la réalité de ce corps. D'ailleurs les fréquentations de Jésus le Christ, selon les évangiles, invitent à ne pas faire la fine bouche devant ceux qui ont découvert d'une manière ou d'une autre dans son nom un appel à vivre, un parfum de grâce, la saveur du don/pardon.

La révélation de Dieu à chaque croyant rend possible et exige en même temps la reconnaissance inconditionnelle chaque personne indépendamment de ses qualités, reconnaissance qui résulte du don de l'Esprit, qui la constitue en singularité. (v12-21)

Ainsi le corps de la communauté ne dépend pas de la valeur de ses membres, ni de leur bon fonctionnement. Plus encore, la reconnaissance mutuelle est source de sollicitude à l'égard des membres les plus faibles. C'est-à-dire que l'unité prend la forme d'un service commun, elle ne s'inscrit pas dans une dimension doctrinale puisqu'elle est constituée par l'Esprit saint. Tous les membres, dans leur diversité de parcours sont reconnus au même titre comme renouvelés par l'Esprit (v14-17).

Trois principes découlent de la constitution du corps par l'Esprit en diversité et complémentarité (1 Co 12,22-26) :

- La mise à l'honneur de ceux qui accomplissent des tâches considérées habituellement comme subalternes
- La participation aux luttes des membres qui souffrent
- Le partage de la joie de ceux qui sont honorés

Chacun peut se trouver tour à tour dans une tâche subalterne, ou à souffrir ou à être honoré.

Ainsi ceux qui ont des tâches subalternes ne constituent pas une classe à part, ce qui donnerait lieu à des « conflits de classe » et à des jugements mutuels ; c'est cela qui représente un danger pour le corps (v24-25).

La solidarité du corps tient à l'Esprit qui donne qui distribue des dons divers, Paul en a énuméré un certain nombre avant d'introduire la métaphore du corps et c'est juste après qu'il indique le don le meilleur, la voie par excellence et c'est le don de l'agapè (1 Co 13). Il ne s'agit donc pas d'assurer la stabilité d'une forme, d'une institution, d'une société, mais d'engager un changement de logique : la solidarité n'est pas une condition de tenue du corps, elle ne dépend pas d'un ordre établi ni même de la bonne volonté des membres du corps. La solidarité est don de l'Esprit, don dont bénéficient les membres du corps.

Après Paul, au-delà de Paul pour qui le corps est la forme ecclésiale de l'Évangile, l'auteur de l'épître aux Éphésiens déploie un peu plus la métaphore : il s'agit de l'édification du monde comme corps. L'image ne s'applique plus seulement à la communauté des baptisés, mais au cosmos entier. Toute l'humanité est incluse dans un processus de croissance et de maturation. De ce corps en chantier, les chrétiens ne sont plus seulement des membres, mais des articulations qui portent la responsabilité d'une édification universelle. C'est-à-dire que l'Église n'a pas son sens en elle-même, elle est appelée pour devenir servante de l'humanité entière.

Il s'agit d'une vision, une vision d'imagination : faire changer les images, abandonner le cours ordinaire, apparent, évident des choses.

Eph 4,1-6 : il n'y a qu'une réalité, créée par Dieu par qui tout est advenue. Tout ce qui est trouve en lui son origine, son sens et son espérance, et le seul Seigneur est le Ressuscité.

Ceci est une confession de foi, ce n'est pas un constat mais une confession qui contredit l'apparence, l'évidence, les faits observables.

Eph 4,7-11 : Pour Paul, le Père créateur et l'Esprit donnaient forme au corps. Eph désigne le Fils comme constructeur, comme la mesure de toutes choses. C'est lui qui donne aux humains.

Les captifs ne sont pas des humains, mais les autorités, pouvoirs, puissances sur lesquels Dieu a fait asseoir le Ressuscité (Eph1,20-21).

Don de grâce

Il y a un don universel et aussi un don particulier qui correspond à une responsabilité spécifique des croyants en vue de l'œuvre du ministère, en vue de l'édification du corps du Christ. *Eph 4,11-15*

Un autre don est donc confié par le Christ à la communauté des croyants « mis à part » pour collaborer au projet divin (dans les Écritures, l'élection ne signale pas une préférence ou un mérite, mais un envoi dans un service). L'Église est donc servante (diaconie).

Pour cette responsabilité, ce service, un équipement est fourni au travers des ministères qui ne sont rien de plus qu'un équipement au service de l'Église qui est au service

En aucune manière les dons du Christ ne sont destinés à la glorification de l'Église, mais ils visent un processus de maturation, de prise d'autonomie et de conscience critique de l'humanité.

Eph décline ce à quoi il s'agit de résister et d'aider autrui à s'extirper :

- La perte des références qui entraîne l'humain à être ballotté et mis à la dérive...
- L'impuissance à résister aux manipulations
- La soumission aux entreprises de séduction et de tromperie.

Eph 4 offre la vision d'un universalisme pluraliste élargi aux dimensions de l'humanité entière destinée à devenir corps du Christ.

Ce n'est ni un pouvoir ni un contre-pouvoir que l'édification de ce corps.

Il s'agit d'un changement de logique, de passer à la logique de la reconnaissance de la personne et de la contribution de chacun.

Le but est la croissance de toute créature : *tout* n'est pas l'Église mais tous ceux dont Dieu est le Père. Contribuer à laisser grandir chacun, à faire grandir chacun dans la mesure de la grâce qu'il a reçue.

De l'enfant mineur à l'homme adulte : il n'est pas question de soumission ou de conformité au corps !

L'unité est donnée par la foi et la connaissance du Fils (*v13*) et par l'amour (*v15*).

L'Église ne reçoit pas de pouvoir, mais une mission de service.

Eph 4,16 : chacun contribue à la croissance du corps avec l'énergie et les moyens qui sont les siens : intégrer l'apport singulier de chacun

C'est une vision d'espérance avec l'union comme jointure qui permet et entraîne un mouvement.

Articulation comme point de contact : chaque croyant est un point de contact/une articulation : vocation d'apporter à chaque humain la possibilité de grandir et de pouvoir prendre place dans le corps qui grandit dans l'amour, l'agapé, et l'on voit bien en l'auteur d'*Eph* l'héritier de Paul.

Conclusion :

Solidarité en Église, solidarité avec l'ensemble du monde : toujours solidarité comme service, c'est-à-dire engagement, conviction et action, présence insistante.

Corps serviteur : une humilité induite par le changement de logique qui est conversion.